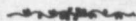


gnant d'eux quand le malheur les menaçait? Sa fuite et le silence qu'il avait gardé depuis, avaient certainement augmenté leurs angoisses. Sa conscience plus éclairée ne le laissait pas en paix sur sa conduite passée à leur égard. Il ne les avait certes pas perdus de vue; il avait suivi de loin, par l'intermédiaire d'un ami, les vicissitudes des affaires de son père. Un heureux coup de bourse peu de jours après son départ avait, pour un temps, remonté les finances; puis les tiraillements étaient revenus avec la langueur des commandes, jusqu'à ce qu'enfin, après six ans d'efforts désespérés, la banqueroute se présenta inexorable. Les créanciers prirent l'usine, l'hôtel fut vendu et dut être livré aux acquéreurs; ils leur fallut se retirer. George, averti par son ami, fut là à temps pour les recevoir. Il les mit au courant de sa situation et ils acceptèrent de l'accompagner au Canada où ils pourraient cacher leur déchéance. Avec la permission de monsieur Perron, George leur acheta une propriété très convenable, dans un joli site près de Rawdon, où ils vécurent modestement, il est vrai, mais presque heureux; surtout depuis que, comprenant les leçons du malheur, et subissant l'influence d'un milieu tout imprégné de Catholicisme; cédant sans doute aussi, aux exemples admirables de leur fils et aux prières de ses petits enfants, ils demandèrent l'année suivante, à être reçus dans la Religion catholique, ce qui mit le comble au bonheur, désormais sans ombres, de George.

D. N. Pitre, s. s. s.



sai  
au  
des  
A  
tem  
son  
Si l  
véri  
vie  
nou  
celle  
  
D  
nel  
mor  
tes l  
que  
L  
trac  
de l  
oblig